

n° 25

cinquième zone

5 janvier 1997

**CHÂTENAY : 2
VISITEURS : 0**

Un jeune de 21 ans, Jean-Claude Jhonsin, du Plessis-Robinson, a été tué d'un coup de couteau dans le coeur, le 30 décembre lors d'une bagarre à Vélizy 2, entre des jeunes de Châtenay-Malabry et du Plessis-Robinson. Le meurtrier est de Châtenay. Il a 16 ans. Il passera des années en prison.

A Châtenay déjà en juin dernier, Hyppolite, un jeune de Bagneux avait été assassiné à 20 ans d'un coup de fusil pendant la fête de la musique. Pour le jour de l'An, c'est Jean-Claude Jhonsin qui est mort, saigné sur un parking de supermarché. Un autre (15 ans) avait été rendu borgne la veille dans le bus 179. Et quelques autres amochés, mais pas suffisamment pour qu'on en parle. Plus une demi-douzaine de jeunes, pour la plupart mineurs, arrêtés. Meilleurs vœux.

D'un seul coup de couteau, d'un seul coup de fusil donnés parce qu'on est trop lâche pour réfléchir, on entraîne tout le monde dans l'horreur. Par accident, par connerie, par peur ou par orgueil un jeune de 16 ans est devenu celui par qui le malheur arrive.

Pour la victime d'abord. Tuée pour de vrai. Pas comme au cinéma où, la prise de vues terminée, les acteurs se relèvent. Jean-Claude savait rire, jouer au foot et au basket, danser, aimer. Il avait des espoirs, des rêves, des projets, une vie à bâtir. En plantant son couteau, ce n'est pas seulement la masse de muscles et d'os déchaînée pour cogner et faire mal que le meurtrier a abattue. C'est toute une vie passée et à venir qu'il a tuée.

Pour lui-même ensuite. De commissariats en dépôts, de maisons d'arrêt en centrales, il va explorer, pendant 15 à 30 ans, tous les degrés de la misère et de la déchéance

QUI VEUT FAIRE L'ANGE NOIR FAIT LA BÊTE

Vu de ma fenêtre. Un chien passe, renifle le poteau, lève la patte et pisse deux gouttes. Un autre arrive. Renifle, lève la patte et pisse trois gouttes pour recouvrir la trace du premier. Puis un troisième, et un autre et encore un autre. Jusqu'à ce que le poteau qui pue, à genoux, demande pardon ; et que deux chiens lèvent la patte en même temps sur le même poteau. Grognent en chœur, montrent des dents, hérissent le poil et, parce que ce sont des chiens, se battent comme des chiens.

Se pointe un jeune. Qui renifle, lève la patte et tague le mur. En vient un autre. Qui renifle, lève un oeil puis la patte, et tague. Un troisième arrive. Qui renifle, lève un oeil, puis un sourcil et enfin la patte. Et tague. Rageusement. Un quatrième. Qui lève la patte, tague et pisse. Jusqu'à ce que deux jeunes...

Il paraît que la SPA envisage de porter plainte pour contrefaçon.

qu'est la prison. Il portera toute sa vie le poids d'un crime sordide sans mobile ni justification.

Le 30 décembre 1996, au Plessis, comme à Bagneux il y a quelques mois, des parents, des frères, des soeurs, des copains ont hurlé de désespoir et d'incompréhension. Mais à Châtenay, c'est presque pire encore. Il n'y a même pas de corps à pleurer. Juste la souffrance et la honte. Celui qu'on a connu enfant, avec qui on a joué, qu'on a aimé comme fils, comme frère ou comme copain et qu'on aime encore, est devenu un assassin. Ce n'est pas seulement un jeune qui lui ressemblait que l'enfant assassin a tué. Ce sont des familles entières -et d'abord la sienne- qu'il a frappées à mort. Et qui iront chaque dimanche, les unes à Fleury puis à Melun ou à Mende, rendre de pauvres visites à celui qui, par fierté, n'osera pas leur dire ce qu'est véritablement l'horreur de la prison. Et les autres, le dimanche aussi, sur la tombe où il fait froid même en été.

Tout est rentré dans l'ordre. Un môme est borgne, un autre est mort, un troisième va expier. A V2, le fric coule à flots dans la galerie marchande où il fait chaud. Les vigiles vigilant. Et les bénévoles s'engrangent.

C'est l'image d'un monde. Insupportable et qu'il faut combattre. Oui, combattre. Mais pas avec les armes des petits caïds de banlieues tout justes capables de s'insulter et de se déchirer entre eux pour savoir qui a les plus gros bras, la plus grande gueule ou qui pisse le plus loin. Parce que dans toutes ces affaires tragiques, c'est de cela, et seulement de cela, qu'il s'agit.

La société refuse à ces jeunes les moyens d'exister, de prendre leur place, d'être utiles à eux-mêmes et aux autres. Ils sont de trop partout. A l'école parfois. Sur le marché du travail toujours. Et eux-mêmes ne sont pas (pas encore ?) assez conscients, pas assez courageux aussi, pour se donner les moyens d'imposer les solutions qui leur permettraient de donner leur mesure.

Mais comme on a besoin d'exister tout de même, on se fait ça en miniature. A l'échelle de la cité, en se partageant les rôles : le plus fort en gueule, le petit comique, le malin-qui-a-une-combine-béton-et-qui-ne-se-fera-jamais-prendre (à Bois d'Arcy, il y en a des quartiers entiers), le roi de la savate, celui de la boxe ou du karaté, l'acrobate du cutter, celui qui a un gun, celui qui en a trois, etc. Et alors ? Où tout cela mène-t-il ? A Garges-l'hôpital, à Fresnes-la-prison ou à Bagneux-le-cimetière. Et pour ceux qui "réussissent" à être la terreur dans leur cité et à avoir le bac à sable pour eux tout seuls.

Pourtant, ce que la société leur refuse, le droit d'exister dignement, d'être respectés réellement (et pas parce qu'on aboie et qu'on mord plus fort que les autres), d'être utiles et estimés, les jeunes pourraient le conquérir. En réfléchissant, en s'organisant, en recherchant des objectifs généreux. C'est vague ? C'est moins frimant que la paire de Caterpillar ? Sans doute. Mais, après tout, et si c'était moins nul ?

A LIRE, A DISCUTER, A MEDITER, A REPRODUIRE, A FAIRE CIRCULER.

Témoignages, critiques, opinions, objections, abonnements (deux carnets de timbres pour un an)

ET VOILA POURQUOI VOTRE FILLE EST CHÔMEUSE !

Le nombre de chômeurs officiellement recensés a augmenté de 150 000 en 1996 et, selon toutes les prévisions, il continuera de croître jusqu'à dépasser la barre des trois millions et demi en 1997. Bien entendu, ces chiffres ne comptabilisent qu'une partie de ceux qui recherchent un véritable emploi. En sont exclus tous ceux qui survivent de petits boulots passagers : intérimaires, stagiaires, CDD et l'infinie variété des emplois précaires apparue ces dernières années.

En présentant ses vœux, Chirac a assuré, comme tous les présidents de la République depuis 20 ans, comme il l'avait fait l'an dernier et comme il le fera l'année prochaine, que "faire reculer le chômage [...] est son objectif essentiel". Vu les résultats qu'il obtient... De plus, peut-être parce qu'il a confondu le 1er janvier et le 1er avril, le Président Chômrac a décrété 1997 année de l'emploi des jeunes !

Pourtant, au-delà des grosses blagues chiraquiennes, il reste un mystère. Pourquoi le chômage ne cesse-t-il de croître ?

Ce sont des questions difficiles et autant prévenir tout de suite les pas malins qu'il va y avoir de la prise de tête et qu'ils ont intérêt à s'enfoncer les écouteurs dans les oreilles. Et pareil pour les ignorants fiers de l'être. Le droit de ne pas savoir existe, et nous ne voulons d'ennuis avec personne. On zappe ?

Pour les autres (s'il en reste). On vit, depuis deux siècles, dans une économie dite de libre entreprise (le capitalisme). C'est-à-dire que celui qui a les capitaux est libre de faire produire ce que bon lui semble : des tétines de biberons, des boutons de culotte ou des bombes à fragmentation. Au choix. Pas tout-à-fait cependant. Car en réalité, le but du capitaliste n'est pas de produire pour satisfaire les besoins de la population. Il est de "faire fructifier" son capital. S'il investit 10 000 F, son objectif est de récupérer sa mise de 10 000 F; au bout d'un certain temps, augmentée d'un profit de 500, 1 000 ou 2 000F. Sa décision de produire ceci plutôt que cela dépend principalement du profit espéré. Pourquoi investir un million dans la production de stations d'épuration si cela ne rapporte que 5% alors que le secteur de l'alcool en rapporte 10% ? Le plus abruti des dealers le comprend. Pourquoi vendre des gauffres au sucre qui ne rapportent presque rien alors qu'en dealant on gagne cent fois plus ?

Mais, comme le dealer, le capitaliste a ses problèmes. Tout est suspendu à l'écoulement de la marchandise, à sa vente. Or, sauf exception, aucun industriel et aucun commerçant ne se trouve seul bien longtemps sur un créneau qui rapporte beaucoup. Par exemple, dès qu'ils se sont aperçus que l'Espace de Renault se vendait bien, Peugeot, Citroën, Chrysler, Ford, etc se sont mis au monospace. Même chose dans d'autres domaines avec Mac Donald et King Burger, Zip Burger, etc ou encore avec les concurrents de Pizza Hut.

Les entreprises se retrouvent donc à plusieurs sur le marché avec les mêmes produits (ou des produits similaires) sans savoir exactement ce que les consommateurs décideront. Imaginez une famille où le père, la mère et le frère aîné iraient faire les courses de la semaine, le même jour, sans savoir ni ce qui reste dans le réfrigérateur, ni combien de personnes déjeuneraient et dîneront, ni ce dont la famille a envie, ni ce que les autres ont prévu... C'est à coup sûr 41 Bolinos et 32 steaks mais pas un seul gramme de beurre... ou le contraire !

C'est un peu la même chose dans le système capitaliste, à l'échelle de toute la société. Bonjour le gâchis ! Chaque entreprise fait ce qu'elle veut. Mais elle produit pour un marché inconnu. Renault ne sait pas combien elle vendra de voitures parce qu'elle ne sait ni quels modèles sortiront Peugeot, Citroën, Fiat, Volkswagen, Opel, etc, ni à quel prix, ni ce que décideront finalement les acheteurs. Celles qui ont le bon plan, les bons produits arrivant au bon moment (la grosse campagne de pub, aussi) s'en sortent. Les autres

plongent, un peu ou beaucoup. Quand des patrons ont fait les mauvais choix (et il y en a forcément qui les font, c'est un peu comme aux chaises musicales, il y a moins de sièges que de participants), on dit que l'entreprise est en difficulté... et ce sont les petits, les ouvriers et les employés qui se retrouvent au chômage. Mais ce n'en est pas la seule cause. L'évolution du capitalisme s'accompagne d'un énorme accroissement de la productivité qui jette sur le pavé des millions de travailleurs. Est-ce un cours des choses inévitable ?



EDON EBELI-CABRIS

Les "banlieues" sont un thème fréquemment évoqué pour verser une larme hypocrite ou faire peur aux bourgeois, mais aucun parti, ni de gauche ni de droite ne peut ni ne veut répondre aux problèmes qui s'y posent. Les quartiers les plus pauvres sont aussi les plus mal équipés, les plus mal desservis par les transports et autres services publics. Ils sont ceux où la société capitaliste rejette ceux qu'elle exploite le plus, par les «petits boulots», l'interim et autres emplois précaires, ou ceux qu'elle condamne au chômage et à la misère matérielle et morale.

Même si ce bulletin n'est l'organe d'aucun parti politique, il est politique. Parce qu'il faut que les pauvres, les exploités, fassent de la politique, leur politique. Ne pas en faire, c'est placer son avenir entre les mains des représentants des patrons et des riches, ceux-là même dont les fortunes s'édifient sur l'exploitation des peuples.

Chômage, précarité, pauvreté, racisme, violence, sont les produits d'une société injuste qu'il faut combattre. Faute de quoi l'injustice et la misère seront le terreau des fanatismes.

Tous cultivent les poisons du particularisme, du nationalisme, du racisme pour attiser la haine. Fascistes et intégristes se font la courte-échelle.

Les catégories les plus pauvres de la population, quelle que soit leur origine, les jeunes en particulier, n'ont pas d'autre solution que de reprendre le combat collectif des opprimés contre les oppresseurs. C'est par les armes de l'action politique et syndicale que les générations passées avaient obtenu les améliorations dont nous continuons (de moins en moins, il est vrai), à bénéficier. C'est en reprenant ces traditions de combat que nous enrayerons la spirale de la pauvreté et de la déchéance.